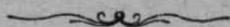


304

ÉDOUARD FOURDRIGNIER



L'ART CHEZ LES FRANCS DU NORD.



PEINTURE A FRESQUE
ET
CARACTÈRES RUNIQUES
DU
TOMBEAU DE KONINGSHEIM
DÉCOUVERT PRÈS DE TONGRES EN 1881.



*(Extrait du Bulletin de la Société Scientifique et
Littéraire du Limbourg (Belgique) Tome XXI).*

TONGRES,
IMPRIMERIE COLLÉE.
1903.

Bibliothèque Maison de l'Orient



135730

ÉDOUARD FOURDRIGNIER

L'ART CHEZ LES FRANCS DU NORD.

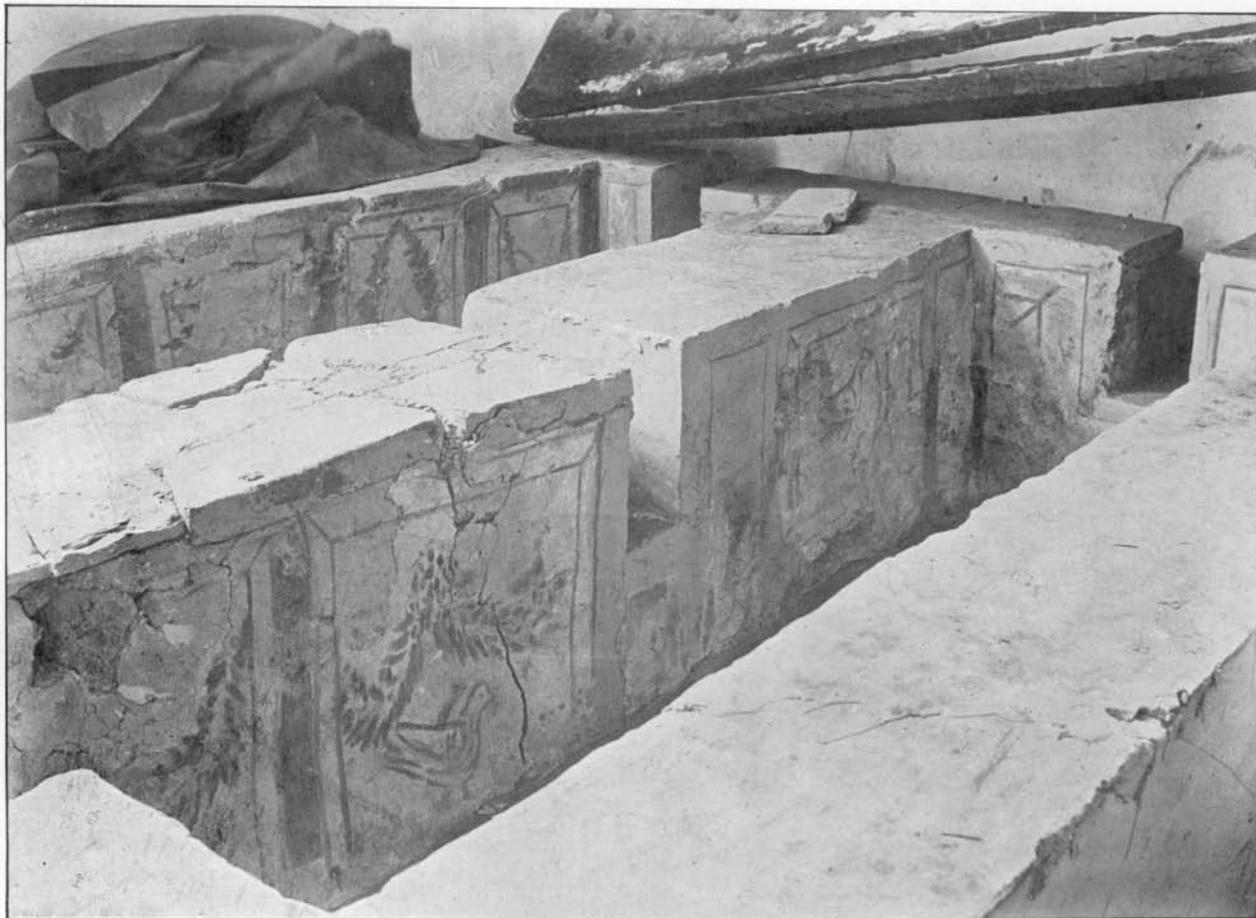
PEINTURE A FRESQUE
ET
CARACTÈRES RUNIQUES
DU
TOMBEAU DE KONINGSHEIM

DÉCOUVERT PRÈS DE TONGRES EN 1881.

*(Extrait du Bulletin de la Société Scientifique et
Littéraire du Limbourg (Belgique) Tome XXI).*

TONGRES,
IMPRIMERIE COLLÉE,
1903.

PEINTURE A FRESQUE
ET
CARACTÈRES RUNIQUES
DU
TOMBEAU DE KONINGSHEIM
DÉCOUVERT PRÈS DE TONGRES EN 1881.



Tombeaux découverts à Koningsheim, près de Tongres (Belgique).
Musée de la cathédrale Saint-Paul, à Liège (cliché Ed. Fourdrignier).

Félix Alcan, éditeur.

Imp. Paul Brodard.

LES CARACTÈRES RUNIQUES

DU TOMBEAU DE KONINGSHEIM

DÉCOUVERT PRÈS DE TONGRES EN 1881.

Il semble désormais acquis, qu'une sorte de réhabilitation est due à la mémoire de ceux que les Romains appelaient Barbares, parce qu'ils étaient en dehors de leur civilisation. Car on ne conteste plus maintenant, que plusieurs groupes très importants de ces envahisseurs apportèrent avec eux, à la chute de l'Empire, une certaine culture civilisatrice.

Les multiples témoignages de leur séjour, ou tout au moins de leur passage, dans certaines régions de l'Europe Occidentale, et surtout, leurs nombreux mobiliers funéraires, ont révélé tout un ensemble ignoré que l'on ne soupçonnait même pas.

C'est cet apport de connaissances nouvelles, venant donner un élément nouveau à ce que connaissait l'ancien monde, qui a produit cet état de choses d'où la civilisation actuelle est issue. Notre intérêt commun est donc de pénétrer plus avant dans ce passé, en poursuivant nos recherches : car, c'est lui qui constitue d'une manière intime, le fond de nos origines.

Les débuts de l'occupation franque méritent donc plus particulièrement notre attention.

Déjà, mieux que les textes eux-mêmes ne nous en

instruisent, le nombre considérable de découvertes qui ont surgi du sol a permis un classement très autorisé de toutes ces antiquités, venant en concordance avec l'histoire. Nous avons pu connaître jusque dans leurs détails, les différentes armes dont ces tribus franques se servaient ; la variété de forme et l'ingéniosité de leurs bijoux, de leurs objets familiers. Par là, nous avons été mieux initiés à leurs usages et leur mode d'existence.

Les ornements fréquents, dont sont illustrés la plupart de ces objets, nous ont appris qu'ils possédaient un art particulier, un genre de dessin qu'ils pratiquaient depuis déjà longtemps. En effet, il dénote une manière de styliformer qui n'a pu s'acquérir qu'à la longue. Il indiquerait même plutôt une décadence, comme déjà l'oubli d'une tradition.

Il devait également en être de même pour le langage, et certainement l'écriture, que ces nouveaux occupants apportèrent avec eux. Si par la suite, ils s'approprièrent d'autres coutumes, d'autres usages, c'est en se fondant avec le reste de l'ancienne population. Mais dans les premiers temps, ils ne durent employer que ce qu'ils connaissaient.

Nous en trouvons le témoignage dans les inscriptions que l'on a recueillies dans les mobiliers francs.

En effet, c'est dans les plus récents que l'on rencontre celles à légendes latines, ou dont la facture des caractères s'en rapproche le plus. Tandis que c'est dans ceux de la première période, que l'on a observé celles à signes particuliers, à symboles énigmatiques, pris souvent pour de simples ornements ou quelques copies faites par des graveurs inhabiles.

C'est également associées à ces mobiliers de la première époque, que l'on a retrouvé d'autres inscriptions ne répondant plus à l'épigraphie latine, mais bien appartenant au groupe des idiomes primitifs des peuples du Nord de l'Europe.

Leur lecture et leur interprétation, qui ne laissent aucun doute, ont fait connaître que ces caractères, employés depuis au moins le commencement de notre ère par les scandinaves, étaient des *runes primitives*.

Ces observations ont été faites en Allemagne, en Roumanie, en Russie, puis assez souvent en Angleterre et aussi en France. (1) Ces découvertes ont donné lieu à plusieurs travaux fort intéressants. Tout porte à croire, que bien d'autres, qui n'ont pas encore été remarquées, viendront sous peu ajouter aux précédentes leur nombre très significatif.

*
* *

En dehors également de ces *runes primitives*, il convient encore de citer pour mémoire, un système assez curieux de marques scripturales qui auraient été usitées vers la même époque dans les îles Britanniques : les *Oghams*, comme on les désigne. La proximité des continents où les rapports étaient assez fréquents pourrait dans une certaine mesure les y avoir fait connaître. (2)

1 Voir *Revue de l'Ec. d'Anth.* Paris, juillet 1903, art. E. FOURBRIGNIER : *Les Francs de Villers-aux-Chênes*, page 240 et suiv.

2 Voir dans la revue *Celtica*, Tome I^{er} 1905, *Etudes sur les Oghams et leur grammaire*, articles de MM. Ch. ROESSLER, J. RHYNS (d'Oxford) et R.-A. STEWART-MACALISTER.

Les caractères *oghamiques* sont des symboles alphabétiques qui se composent de traits associés par groupe de un à cinq. Ils sont placés au-dessus et au-dessous et aussi en travers d'une ligne médiane commune.

Ces traits représentent des lettres ou plutôt des *runes* dont ils dérivent

Mais jusqu'ici, quoi qu'il en soit, en ce qui concerne les caractères runiques, on ne les avait rencontrés que sous forme de gravures sur des objets de parure en bronze ou sur des armes en fer. Or, à la suite d'une visite que je fis à Liège, au musée diocésain de la cathédrale Saint-Paul, sur les parois peintes d'un tombeau qui s'y trouve relégué, j'ai eu l'occasion de reconnaître plusieurs de ces caractères qui n'avaient pas encore été remarqués. Comme cette observation nous paraît assez importante, et qu'il convient de bien préciser la date de ce curieux monument, nous allons reprendre brièvement ce que nous en connaissons, en relatant comment nous avons été amenés à cette découverte.

*
* * *

C'est à Koningsheim, près de Tongres, où il a été trouvé de si nombreuses antiquités de toute nature, entre autres d'énormes substructions que l'on rapporte à un palais franc du V^e siècle, qu'en janvier 1881, la découverte de ce tombeau a été faite. Peu après, il fut transporté à Liège, où il a été reconstitué au musée diocésain.

Ce monument a fait l'objet de plusieurs articles très documentés, notamment dans les *Eléments*

en employant une manière dite secrète, fort ingénieuse et très simple, qui en somme indique leur ordre dans les trois groupes de la série des *runes*.

Ces renseignements nous ont été donnés par notre savant confrère, M. le Docteur Hans Hildebrand, que nous ne saurions trop remercier de son obligeance et de ses précieuses explications.

Comme aspect, ces runes reproduites en caractères oghamiques rappellent comme des rameaux des branchages styliformés. C'est ce qui peut fort bien les faire confondre alors avec de simples ornements sans importance. Voir à ce propos les planches.

d'Archéologie de M. le chanoine Reusens, professeur à l'Université de Louvain ; puis dans la *Gazette de Liège* du 26 octobre 1883 sous le titre : « *Le tombeau chrétien de Tongres.* »

Voici, en résumé, ce que l'ensemble des renseignements que nous avons recueillis nous a appris :

Cette trouvaille a été faite en creusant une fosse, dans la couche sablonneuse, qui repose sous la couche d'argile utilisée pour la fabrication des briques. La partie sablonneuse extraite de cette fosse servit au nivellement d'un champ ; puis, la fosse elle-même fut remblayée avec des déchets de four à briques. Or, comme la couche supérieure d'argile, dite terre à briques, avait environ 1 m. 75 c. à 2 m. d'épaisseur et que la fosse, dans le terrain sablonneux, était d'environ 1 m. 25 c. de profondeur, le fond du tombeau se trouvait donc, de 3 m. à 3 m. 25 c., en contrebas de la surface du sol : ce qui répond bien aux *dix pieds sous terre* conservé comme dicton.

Ce tombeau se composait de deux grandes cases géminées rectangulaires, ayant comme dimension intérieure, 2 m. de longueur sur 65 c. de large et, comme profondeur, environ 50 cent.

Les murs qui s'appuyaient sur les parois de la fosse creusée furent construits avec de grandes briques plates de fabrication romaine. Ces deux sépulcres, que séparait un mur mitoyen, avaient à leurs extrémités une échancrure à angles droits, d'environ 30 cent. Le fond avait un dallage en briques. Pour le dessus, l'un des tombeaux était couvert de tuiles et l'autre de grandes pierres rectangulaires, épaisses de 10 cent.

Dans l'intérieur, on retrouva les ossements des défunts encore en place, la tête tournée à l'ouest.

Dans le sépulcre du côté nord, on recueillit près de la tête : des perles en or et en verre coloré bleu, vert, violet, ayant formé un collier et une fibule. Puis aux poignets, quatre bracelets en bronze. Plus loin, un peigne en os ou en ivoire dit à deux fins. Les surfaces des côtés étaient ornées de petits cercles et d'annelés incisés.

Ce premier mobilier est nettement caractérisé : par les perles en verre du collier, par les bracelets qui deviennent rares au VI^e siècle ; puis, par les ornements du peigne et aussi la fibule. On sait, en effet, qu'à partir du VI^e jusqu'au VIII^e siècle, les parures des femmes se sont modifiées, et qu'alors apparaissent ces énormes boucles plaques et contre-plaques bien connues, en même temps que ces troussees munies de petits instruments usuels : perceoirs, ciseaux, clefs, etc...

On peut donc déjà considérer cette sépulture féminine, comme contemporaine de la première période franque dite de Selzen, comprise entre le V^e et le VI^e siècle au plus.

Dans le second sépulcre du côté sud, avec le squelette, on retrouva à l'angle gauche, à la tête, une petite fiole en verre conservant comme un dépôt desséché d'un rouge brun. A l'autre extrémité, près des pieds, quatre clous en fer, ayant évidemment fait partie de la chaussure. Enfin, on a également fait mention de la trouvaille d'une pièce d'argent de Salonine, femme de l'empereur Gallien.

Comparé au précédent, ce mobilier semble assez pauvre. Cependant, dans les conditions où ces

deux inhumations ont été retrouvées, tout semble indiquer qu'elles furent simultanées. Il serait donc à présumer, si à la découverte de 1881 on n'a pas reconnu autre chose, qu'antérieurement, ce monument avait été visité par quelque chercheur de trésor, qui en a distrahit les objets de valeur.

La couverture en pierre de l'un de ces tombeaux, tandis que pour l'autre elle est en tuiles, serait un nouvel indice d'une violation très antérieure.

Devant ce dépôt incomplet, il est difficile, pour ce second défunt, de produire des observations concluantes. Ainsi, on a voulu y reconnaître les restes de l'un des premiers martyrs chrétiens de la Tongrie.

On s'est basé sur la petite fiole de verre, par similitude avec plusieurs exemples des catacombes de Rome. Il est pourtant bien avéré, que ces récipients en verre se trouvent dans les sépultures païennes. Et justement, à Koningsheim, les fouilles, faites devant les membres du Congrès de 1901, ont exhumé deux petites fioles de ce genre, que l'on a eu bien soin, de qualifier « *petit lacrymatoire en verre* », on n'a jamais trop su pourquoi.

Quant à la monnaie de Salonine, avec laquelle on a voulu dater ce monument et le reporter comme étant de la fin du III^e siècle, il y aurait lieu de faire des réserves sur la provenance de ce tombeau. Car les personnes, présentes en 1881 à la découverte, ont assuré que l'on n'y avait trouvé aucune monnaie.

D'ailleurs, sa présence là ne pourrait être que fortuite et sans importance : les monnaies circulant bien après leur émission, ne peuvent pour un monument, que fixer la date la plus éloignée à

laquelle on puisse le faire remonter. Puis, au III^e siècle on pratiquait alors l'incinération, qui, ici, n'existe pas. D'autre part, on sait que les dépôts funéraires découverts à Tongres et dans ses environs, dont les corps ne sont pas incinérés, n'ont jamais de monnaie. Il est bien établi, du reste, que ces sépultures appartiennent à la période franque du V^e siècle.

* * *

Du reste, la décoration intérieure de ces tombeaux accuse, elle-même, une date plus récente que celle du III^e siècle.

Voici la description qui en a été donnée, en 1883, par M. le Chanoine Reusens :

« Les parois verticales sont crépies et décorées de
» fresques. Les quatre longs côtés ont chacun cinq
» compartiments rectangulaires ; seul, le côté
» septentrional en compte six. Les quatre petits
» côtés, c'est-à-dire ceux qui avoisinent la tête et
» les pieds des cadavres, sont partagés en deux
» espaces également rectangulaires. Tous ces com-
» partiments, encadrés de grosses lignes noires,
» renferment, en noir et brun sur fond blanc,
» différentes peintures symboliques, telles que des
» festons, des guirlandes, des couronnes et la
» colombe répétée jusqu'à six fois (nous en avons
» compté sept), soit isolée, soit avec le rameau
» d'olivier dans le bec.

» On y voit aussi, sous les festons, une inscrip-
» qui paraît n'être qu'un sigle de trois ou quatre
» lettres, non encore déchiffrée jusqu'aujourd'hui. »

Ces peintures décoratives ne laissent aucun doute sur leur sens chrétien. Avec l'ensemble du monu-

ment lui-même, elles viennent aussi assigner une date très concluante. Son analogie avec d'autres connus à Rome et en Italie, nous donne de précieuses indications pour nous guider.

Ces sortes de tombeaux géminés furent érigés pour honorer les martyres de S^t Pierre et de S^t Paul, en souvenir d'un monument où avaient été déposés, primitivement, les corps des Apôtres. Ce tombeau, appelé Platonía, se trouve dans une chapelle du cimetière S^t Sébastien. Il est partagé en deux parties par une pierre, comme pour recevoir deux corps à l'intérieur. On y voit des peintures du IV^e siècle qui représentent les Apôtres. On y célébrait l'anniversaire du martyre de ces Saints. Ce n'est qu'à la fin du III^e siècle, comme l'on sait, que furent transportées, au Vatican, les reliques de S^t Pierre, et sur la voie d'Ostie, celles de S^t Paul. (1)

C'est à partir de là, et sans doute par pieuse imitation, que l'on construisit d'autres tombeaux de ce genre.

Un texte du commencement du V^e siècle, nous montre, à propos des funérailles, que ces fosses (formae), revêtues de maçonnerie, étaient d'un usage courant : « Les clercs, dit-il, dont c'était » l'office, dans un linceul enveloppaient le cadavre » sanglant et, dans la fosse de terre ils construisaient, selon la coutume, un tombeau avec des » pierres qu'ils disposaient. (2) »

Quand le corps était déposé dans le sarcophage,

1 Duchêne ; *Liber pont.* I. p. CIV.

2 Ep. I ad Innocent. 12 — *Clerici quibus id officii erat, cruentem linceo cadaver obvolvunt, et fossam humum lapidibus construunt, ex more tumulum parant.*

on répandait autour, du baume et des fleurs, qui sont souvent peintes sur les côtés (arcasolia) ou gravées sur la pierre(1). On y ajoutait des symboles qui se substituaient pour abrégér la pensée. Des palmes, des couronnes exprimant le triomphe ; la colombe qui rappelle l'âme innocente : *anima, innocentissima, palumba sine felle*, la paix *in pace* ; placée au milieu des fleurs, c'est la joie céleste, *anima simplex*, ou encore, ce passage du Cantique des Cantiques : *surge, columba mea, et veni si amas*. (2)

Serait-ce un reste du symbolisme de cette terre d'Egypte, où les oiseaux avaient un grand rôle ? Ou bien aussi, comme la colombe en Ionie, à Paphos, à Ephèse et sur toute la côte d'Asie-Mineure ? Ce qui est certain, c'est que son symbole, usité à l'époque païenne, se retrouve approprié au culte chrétien, du IV^e au VI^e siècle, sur les marbres et sur les mosaïques des églises d'Italie, et qu'en Gaule il persiste jusqu'au VII^e siècle. (3)

De même, que c'est des Etrusques que les Romains tenaient la coutume de peindre l'intérieur des tombeaux, l'art chrétien continua cette antique tradition. Si d'abord les décorations s'inspirèrent du style païen, au II^e siècle, le symbolisme s'accentua jusqu'au IV^e, où il prend tout son développement. C'est alors, quand au V^e siècle, la religion n'eut plus à se cacher, que ce symbolisme disparaît à son tour, pour faire place à un réalisme rappelant la profession des défunts.

Ajoutons encore que l'art chrétien étant né au

1 H. Marucchi. *Eléments d'arch. chrét.* 1900, p. 129.

2 *Roma sotteranea* de M. de Rossi trad. Paul Allard, 1872, d'après l'édition anglaise de J. Spencer Northcote et W. R. Brownlow.

3 Edm. Le Blant. *Inscript. chrét. de la Gaule*.

milieu de l'art classique gréco-romain, il a dû, selon les époques, en suivre les mêmes phases. Que si déjà, sous Septime-Sévère, au commencement du III^e siècle, la décadence de l'art Romain commence, sous Constantin, quand au IV^e siècle la religion chrétienne devient celle de l'Empire, cette décadence est dans son plein pour être complète, en Occident, sous Honorius, dès le début du V^e siècle. Ces faits sont à retenir, car il ne pouvait en être autrement, pour l'art chrétien.

Il en a été de même pour la technique proprement dite, où les procédés sont de plus en plus négligés. C'est ici ce qui peut encore nous intéresser, à propos des fresques de ce monument, en tenant même compte, que ces artistes ne pouvaient être que des élèves de la grande Ecole de la Métropole.

Au début, les peintures à fresques sont faites sur un enduit de marbre ou d'albâtre broyé. La finesse de cette préparation est un indice de son antiquité. Le tracé des décors était fait à la pointe. Et, à bien remarquer, les peintures à la détrempe, comme celles du tombeau de Koningsheim, sont les plus récentes et les moins soignées. Or, c'est à partir du V^e siècle, que les peintures sont délaissées dans les tombeaux.

On voit donc, par toutes ces observations précédentes, qu'en tenant encore compte du retard obligé, pour que ce qui se pratiquait à Rome et en Italie ait pu être connu et arrivé au fond des Gaules, retard parfois de plus d'un demi-siècle, nous sommes de nouveau amenés à n'attribuer ce monument au plus qu'au V^e siècle.

*
* *

C'est dans les premiers jours du mois d'août 1901, dans une visite que je fis à Liège, au Musée diocésain de la cathédrale S^t Paul, quand alors j'ignorais complètement l'existence de ce tombeau découvert à Koningsheim, que notre aimable confrère, M. Comhaire, qui me guidait à propos de cette question de la peinture antique, à l'ordre du jour au congrès de Tongres, m'en parla pour la première fois. Bien certainement, que sans son obligeance, il m'aurait été difficile de le trouver, étant comme relégué dans une salle à l'écart.

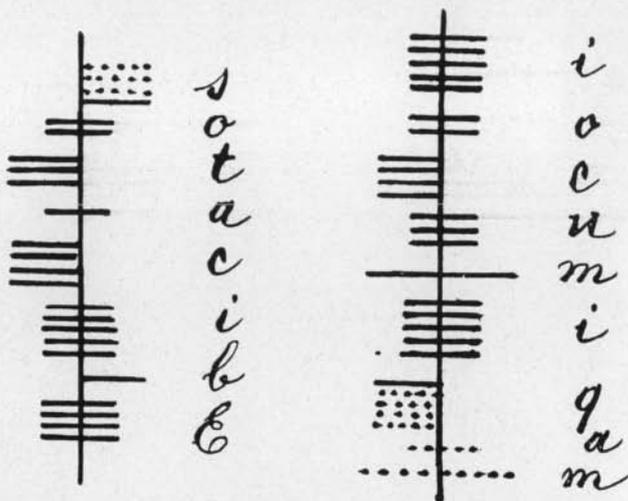
Ne sachant pas encore si ces peintures avaient donné lieu à des travaux, à tout hasard, je pris plusieurs croquis des motifs, me promettant bien de revenir en faire des photographies après avoir obtenu l'autorisation préalable.

Peu après, au Congrès de Tongres, ayant rencontré M. Oscar Montélius, l'éminent conservateur du Musée de Stockholm, j'en profitai pour lui demander son avis concernant ce curieux monument. Pour mieux m'expliquer, je lui montrai les divers dessins que j'en avais faits, surtout ceux de ces signes particuliers, où je reconnaissais bien des symboles alphabétiques, mais que je ne comprenais pas.

Immédiatement, M. Montélius n'hésita pas à me dire que c'étaient des *runes*, caractères longtemps employés dans la Scandinavie. Il me désigna alors l'un d'eux, comme étant l'équivalent de l'S ou de l'R final, que nous ne prononçons pas en français, comme dans le nom de la ville de Paris ou dans celui de l'explorateur Jules Garnier.



Série des Oghams



Stèle oghamique de Silchester

..... Ebicatos maqui Mucoi.....
 (Tombeau de) Ebicatus fils de Muco.....

Traduction d'après Sir J. RHYS.

(Lire de bas en haut.)

Série alphabétique des Oghams

h	d	t	c	q

b	l	fou	v	s
			n	

/	//	///	////	/////
m	g	n	st	r'

·	··	···	····	·····
a	o	u(ou)	e	i

Série des Runes primitives

Ƶ	∩	Ɔ	Ǝ	℞	<	X	P
f	u	th	a	r	k	g	w
H	†		2	∩	B	Ƶ	∩
h	n	i	j(a)	?	p	-r	s
↑	B	M	∩	∩	∩	∩	∩
t	b	e	m	l	ng	o	d

Il m'expliqua encore, que pour ces caractères scandinaves, l'ordre des lettres n'étant pas le même que celui de nos alphabets grec ou latin, cette lettre finale correspondait à la dernière de la série habituelle des runes, et avait donc pu être substituée à la lettre grecque omega ou au Z.

Après le congrès de Tongres, M. Montélius se rendit aussi à Liège pour visiter ce monument et me confirma, sans trop de surprise, que c'étaient bien effectivement des *runes*, comme il me l'avait déjà dit d'après mes dessins. Je fis alors des photographies de ce tombeau, pourtant bien mal éclairé. Sur l'une d'elles, que j'ai fait reproduire, on peut remarquer, au fond de l'une de ces cases, ce caractère final de la série des *runes*.

C'est à la suite de cette véritable révélation, qui nous avait si fort étonné en 1901, que nous nous sommes mis à nous renseigner sur les remarques et les observations, déjà faites ailleurs, sur ces caractères particuliers aux Scandinaves.

Nous avons également repris ce qui avait été dit sur cette découverte de Koningsheim, afin d'en préciser nettement l'époque et l'attribution. C'est en faisant ces recherches que nous avons appris que ces caractères n'avaient pas échappé à la sagacité de M. le Chanoine Reusens, puisque dans sa description du tombeau, il s'exprime ainsi :

« On voit aussi, sous les festons, une inscription, » qui paraît n'être qu'un sigle de trois ou quatre » lettres, non encore déchiffrées jusqu'aujourd'hui. »

Le voile est maintenant en partie déchiré, puisque le savant conservateur du Musée de Stockholm nous a appris que c'étaient des runes.

Ces caractères se trouvent dans la case où était

déposée la défunte. Le temps a déjà malheureusement fait son œuvre, aussi devient-il assez difficile de bien les identifier tous.

La paroi du côté Nord est, comme l'on sait, divisée en six panneaux avec encadrement. Dans le premier, en regard de la tête et du côté gauche de la défunte, sous une guirlande, on remarque comme un monogramme, composé de trois ou quatre lettres. Elles représenteraient à peu près POW. Mais le haut du P manque et le reste de la barre est droite. L'O n'est pas circulaire dans le haut. Le W est divisé et n'a qu'un faible rapport avec cette lettre proposée.

Dans la troisième case, où l'on voit une colombe près de deux rameaux superposés, ces deux petites branches n'ont que deux feuilles amorcées par deux petits traits montants sur un seul côté. On pourrait y voir, à cause de leur forme, la lettre qui dans la série des runes est équivalente à notre F.

Dans la cinquième case, ayant aussi une guirlande, se trouve comme un A mal formé. Dans la sixième, sous le cou d'une espèce d'oiseau rappelant un cygne, il y a un trait barré, qui, dans les runes, est l'équivalent de notre A.

Enfin, à droite, sur la paroi au-dessus de la tête, le caractère très positif, dont nous avons déjà parlé, répondant à l'S ou l'R final.

Si, ce qui reste maintenant de ces caractères et leur nombre restreint n'est pas suffisant pour tenter une explication ayant un sens : comme ces deux lettres F, puis S ou R, répondent au commencement et à la fin de la série des runes, elles nous ont fait songer à l'alpha et à l'omega symboliques. Nous nous sommes demandé alors, s'il n'y

avait pas là une analogie tout aussi parlante que celle des lettres grecques : Ce caractère runique que nous traduisons par S-R, ayant déjà, en effet, par sa forme, tant de similitude avec le monogramme du Christ. M. le Chanoine Reusens l'avait aussi remarqué et avait, du reste, proposé ce rapprochement. Ce serait même encore une nouvelle confirmation de l'époque à attribuer au monument.

En effet, jusqu'au III^e siècle, le monogramme du Christ * vient des deux premières lettres de *Ιησους Χριστος*. Après la victoire sur Maxence, en 312, Constantin imposa celui du Labarum, le précédent surmonté du P grec. Puis nous trouvons la croix monogrammatique, et c'est au V^e siècle que l'on ajoute encore au dessous l'α et l'ω. Bientôt après, il n'est plus définitivement que la simple croix +.

* * *

Il nous paraît donc bien acquis, que cette double sépulture découverte à Koningsheim, comme contemporanéité, ne peut être postérieure à la première moitié du V^e siècle. Cette antériorité donne déjà un très-vif intérêt à des fresques ayant une aussi grande similitude avec celles des catacombes de Rome, exemple pour l'époque et le milieu, presque unique en deçà des Alpes, comme l'a si judicieusement proclamé le professeur Hettner, le regretté conservateur du Musée de Trèves.

Une autre observation, tout à fait importante, découle encore : c'est, qu'en dehors de ces inscriptions sur les armes et sur les parures, menus objets transportables au loin, pouvant n'être qu'une

suite d'échanges et de faciles importations, nous aurions là un fait acquis, que peu après l'occupation des Franks, on se servait de caractères usités depuis plusieurs siècles chez les peuples du Nord de l'Europe.

Tous ces documents précieux nous ont été ravis, et combien d'autres sont perdus pour nous, surtout quand on songe que des matières facilement destructibles étaient employées, en dehors des pierres et des métaux.

Il y a là, pour pénétrer plus avant vers les origines de ces nouveaux occupants d'alors, pour connaître les idiomes et l'écriture dont ils se servaient, comme un jour nouveau et tout une révélation qui ne peut échapper à nos méditations.

EDOUARD FOURDRIGNIER.

Sèvres, le 25 juillet 1903.

